Romantisme et protestantisme : à propos de quelques ouvrages récents

Autor(en): **Perrochon, Henri**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **16 (1928)**

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-380139

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

ROMANTISME ET PROTESTANTISME

A PROPOS DE QUELQUES OUVRAGES RÉCENTS

Il y a longtemps qu'Auguste Comte, qui rêvant d'être pape n'aimait point l'antipapisme, a dénoncé l'origine protestante du romantisme. Cette affirmation a été souvent reprise jusqu'en ces temps, où le centenaire du romantisme lui donne une actualité nouvelle.

On sait avec quelle rigueur M. Ch. Maurras a commenté la doctrine de son maître en positivisme, et on connaît la fameuse équation : romantisme = révolution = réforme = judaïsme (1). « Le protestantisme procède absolument du Juif : monothéisme, prophétisme, anarchisme au moins en pensée. » Et ailleurs : « Les pères de la Révolution sont à Genève, à Wittenberg, plus anciennement à Jérusalem ; ils dérivent de l'esprit juif et des variétés de christianisme indépendant qui sévirent dans les déserts orientaux ou dans la forêt germanique, c'est-à-dire aux divers ronds-points de la barbarie ». Comme le romantisme est, selon M. Maurras, l'enfant de la Révolution, on sait quels furent ses ancêtres, ce sont Luther et Calvin probablement, en tous les cas « les Allemands et les Suisses du salon Necker », ainsi que ce « misérable Rousseau » et son déiste protestant de vicaire Savoyard. Il n'est point étonnant qu'à pareille école, les romantiques soient devenus huguenots, souvent sans le savoir du reste. Voyez Chateaubriand. On peut avoir des doutes sur l'orthodoxie de l'auteur du *Génie du christianisme*, sans l'accuser pourtant d'être hérétique : or, c'est « un protestant honteux vêtu de la pourpre de Rome ». Et

(1) Ch. Maurras, *Romantisme et révolution*. Ed. définitive. Paris 1922, p. 4, 11, 275.

George Sand était au seuil du temple, à entendre M. Maurras qui parle des « dames protestantes dans le goût de Mme Sand ». Quant à Sainte-Beuve, il lui est beaucoup pardonné, parce qu'il ne se fit pas calviniste, bien qu'il ait fleureté du côté de Lausanne. Il l'a échappé belle, en ne tombant point dans la sédition systématique de l'individu, l'empire de la sensibilité sur la raison, ces deux principes directeurs de la Réforme, selon le critique de l'Action Française, qui l'appelle encore « le retour, comme à la profondeur de l'antre originel, aux ténèbres de la conscience individuelle ». Il est aisé de débiter éloquemment des choses vagues.

Née à l'époque où, sous l'influence des grandes découvertes, éclôt l'individualisme économique et où la Renaissance fait l'apothéose de l'individu, la Réforme a pu contribuer à exagérer l'individualisme en mettant l'accent sur l'importance de la vie intérieure. Pour combattre ou redresser un excès, ne faut-il pas parfois recourir à l'excès contraire ? Le protestantisme ne fut point qu'une sédition de l'individu, ni une victoire de la sensibilité sur la raison. Les causes de sa formation sont multiples et d'ordres divers. Mais il fut pour beaucoup une réaction contre un occamisme dégénéré en un nominalisme terministe qui interdisait de comprendre, recommandait de croire sans réfléchir, réduisait la vie chrétienne à une observation de pratiques (1). Le problème est vraiment plus compliqué que ne le pense M. Maurras, dont les affirmations sont aussi contestables que catégoriques et simplistes.

Dans une thèse très nuancée sur *Les interprétations du catholicisme chez les romantiques* (2), M. A. Viatte terminait son enquête, où abondent les vues pénétrantes, en désignant l'influence protestante des littératures germaniques et de leurs introducteurs en France comme la « clef » du problème (3).

(1) Cf. A. Renaudet, *Préréforme et humanisme à Paris pendant les premières années des guerres d'Italie (1494-1517)*. Paris 1916, p. 61 ss.

(2) Paris 1922 (thèse de l'Université de Fribourg, Suisse).

(3) Il convient de remarquer que tous les catholiques ne sont pas antiromantiques, et ne voient pas dans le romantisme l'influence du protestantisme. M. P. Lœwengard préfère à « la sagesse païenne » de Comte la « lamentation romantique » susceptible de se convertir, sous l'action de la grâce, en transports d'adoration, *Les magnificences de l'Eglise*, Paris 1913, p. 199, 201. Cf. aussi de Chabrol, *Pour le renouveau*, Paris 1916, p. 110, 178-179 — Le

Cette idée, M. Louis Reynaud la développe en retraçant les origines anglo-germaniques du romantisme, en un ouvrage qui fut très commenté et diversement (1). Livre de combat, mais vigoureux, basé sur une vaste documentation, où les amateurs de littérature comparée trouvent maintes suggestions à approfondir. Quant à la thèse soutenue, elle repose sur des éléments de croyance, respectables certes, mais que l'on peut fort bien ne pas partager.

M. Reynaud voit dans le romantisme le résultat de la dénationalisation et de la déchristianisation de la pensée française sous la poussée du sensualisme et du déisme anglais et du protestantisme germanique. Là, pense-t-il, est l'origine de ce naturisme qui fut la vraie religion des romantiques. Ce n'est point au calvinisme que M. Reynaud en veut. Il lui est reconnaissant d'avoir conservé vivace la conception du mal inhérent à la nature. Calvin est un Latin, donc spiritualiste ; Luther est un Germain, donc naturiste par instinct. Par sa doctrine de la justification par la foi, le moine allemand a ouvert la porte à tous les optimismes, et son influence fut grande, en Allemagne et en Angleterre. Lorsque par réaction contre le déisme négateur, Wesley voulut rendre les âmes au Christ, il s'inspira du piétisme allemand. Il rejeta la prédestination, il rompit avec le calvinisme qui avait été l'âme de l'ancien protestantisme anglais. Déjà Law, disciple de Bœhme, avait été hostile au dogme calviniste. Wesley le fut plus encore, ayant subi en Amérique et à Londres l'influence des Moraves, auxquels il dut ses hymnes et une part importante de sa théologie. D'autre part, un courant germanique avait déjà pénétré dans le protestantisme anglais lorsque, sous Charles II, le latitudinarisme était apparu avec les idées d'Arminius, qui niait ou atténuait plutôt la force et la portée du péché originel. Le chris-

P. de la Croix-Laval, dans les Etudes du 20 juin 1923 ; Maurice Brillant, *Le procès de l'intelligence*, Paris 1922, p. 40 ; Abbé Bremond, *Pour le romantisme*, Paris 1923.

(1) Louis Reynaud, *Le romantisme. Ses origines anglo-germaniques*, Paris 1926 ; cf. A. Bellessort, Journal des Débats, 12 janvier 1927, sympathique à la thèse soutenue ; P. Deslandres, Revue des questions historiques, avril-juin 1927 ; G. Desdevises du Dézert, Marches de France, août 1927, avec des réserves, ainsi que H. Tronchon, Revue de littérature comparée, octobre-décembre 1927, examen très impartial ; Chinard, Modern Language Notes, mars 1927 ; Edmond Jaloux, Nouvelles Littéraires du 1er janvier 1927, critiques plus vives.

tianisme anglais, gonflé de sensualisme naturiste grâce à ces influences diverses, pénétra en France par Rousseau, enfant d'une ville calviniste sans doute, mais anglomane et imprégnée de piétisme germanique. Tel est en quelques mots le point de vue de M. Reynaud.

Tous les faits que le professeur de Clermont-Ferrand cite à l'appui de sa thèse ne sont pas également convaincants. Ainsi il donne une importance exagérée à certaines œuvres de Haller. Si le penseur bernois, grâce à Mandeville et à Swift, inclina un temps à un naturisme qui fit froncer le sourcil aux pasteurs de Berne, il ne faut pas oublier qu'il en revint. Quant à telle description un peu sensuelle, qui ravissait d'aise La Mettrie, elle a causé bien des remords à Haller, qui regretta souvent ce péché de jeunesse. D'ailleurs l'*Ode à Doris*, qui scandalise M. Reynaud, n'est pas plus représentative de l'esprit protestant que les *Contes* de La Fontaine, autrement scabreux et immoraux, ne le sont de la tradition catholique.

Mais il y a plus. Je n'ai point à établir les rapports qu'ont eus entre eux les protestantismes anglais et allemand. M. Reynaud, quand il en parle, ponctue d'ailleurs son exposé de « il me semble ». Que n'a-t-il la même prudence lorsqu'il parle de la théologie luthérienne ? Il ne faudrait tout de même pas prendre pour le fondement de la doctrine de Luther telles paroles truculentes, propos de table dont étaient prodigues les contemporains de Rabelais, même les moins naturistes. Si le réformateur allemand a insisté sur l'importance de la foi qui seule sauve, il n'a pas prétendu que les œuvres n'importassent point. N'a-t-il pas dit au contraire qu'on ne pouvait pas plus séparer la foi des œuvres que la flamme et la lumière du feu ? Il aurait pu faire siennes les déclarations de Calvin : « Nous n'enseignons pas que la foi qui justifie soit seule, mais nous affirmons qu'elle est toujours conjointe avec les bonnes œuvres ; seulement nous débattons que c'est elle seule qui sert et suffit à justifier » (1). Et jamais que je sache Luther n'a nié le péché originel. M. Maritain, qui n'est pas suspect de tendresse pour le théologien de Wittenberg, ne croit point à son optimisme. (2)

(1) E. Doumergue, *Jean Calvin*, t. IV, liv. 6, chap. 2.

(2) Cf. Le réalisme thomiste dans *Réflexions sur l'intelligence*, Paris 1924. Il ne faut pas oublier d'ailleurs l'influence sage et pondérée de disciples immé-

D'autre part si les Encyclopédistes, qui furent d'importants agents de la déchristianisation de la France, doivent beaucoup aux matérialistes et aux déistes anglais, il n'est point établi que ces philosophes britanniques aient été dans leurs doctrines fidèles à la pensée protestante. Loin de là. Ils étaient en révolte contre le puritanisme et ne le représentent pas davantage que Voltaire et d'Alembert, élèves des Jésuites, ne continuent la tradition de Rome. Et si des âmes tumultueuses, emportées par le souffle des passions — il en est à toutes les époques — ont trouvé dans Richardson un certain sentimentalisme qui leur plaisait davantage que son moralisme, ce n'est point la faute du romancier d'outre-Manche. Peut-on rendre Thomson responsable du fait que Saint-Lambert a transformé ses descriptions chastes et gracieuses en des scènes de lubricité ? Quant aux deux auteurs anglais qui ont le plus marqué sur les romantiques proprement dits, Byron et W. Scott ? Le byronisme est-il si anglo-protestant ? Certains y voient plutôt une forme de romantisme méridional et païen. Et M. Bremond qualifie l'influence de Scott de « tonique », en avançant d'excellentes raisons.

Dans sa genèse, le romantisme français a subi des influences étrangères. Il n'est pas question d'en douter ; mais en quelle mesure ces œuvres, plus ou moins représentatives de la mentalité anglo-germanique, le sont-elles du protestantisme nordique ? Cela M. Reynaud ne l'établit point avec assez de méthode pour donner à ses déductions une apparence de vérité. D'ailleurs le romantisme, vaste mouvement et combien complexe, a des racines non seulement au Nord, mais en Italie et en Espagne, pays point protestants ceux-là (1). Il serait bon aussi de se souvenir que romantisme et classicisme ne forment point des blocs compacts et ne s'opposent en tout que dans les exposés scolaires. Emile Deschanel avait découvert du romantisme chez les classiques et M. Pierre Moreau trouve du classicisme chez les romantiques (2). Dans l'histoire littéraire de la France, vieille de tant de siècles,

diats de Luther, tels que Mélanchthon, qui ont corrigé certaines tendances de leur maître à des excès mystiques.

(1) E. Martinenche, *L'Espagne et le romantisme français*, Paris 1922 ; cf. l'important ouvrage de A. Farinelli, *Il Romanticismo nel mondo latino*, Torino 1927, 3 vol. Et sur les origines nationales du romantisme, voir l'intéressante *Histoire du romantisme en France* de M. Souriau, Paris 1927-1928.

(2) Revue des Jeunes, 10-25 juin 1927.

l'école de 1660 et celle de 1830 ne sont que des épisodes qui à eux seuls ne permettent pas de porter un jugement définitif et d'ensemble sur l'esprit littéraire de ce pays. M. Reynaud ne tient point compte de cette tradition ancienne et multiple par les éléments qui la composent.

Le protestantisme anglo-germanique n'est pas le grand coupable. Au début du XVIIIe siècle, quand le premier assaut des idées anglaises se livra, l'unité de la pensée religieuse n'existait plus en Gaule. Le calvinisme, réduit à une minorité, n'avait point disparu. Au sein de l'Eglise catholique des tendances bien diverses avaient vu jour et alimenté des polémiques tristement fameuses entre frères devenus ennemis ; là est une des causes du manque de prestige de l'Eglise alors. Ajoutez à cela une apologétique vieillie et qui ne se renouvellera pas au cours du siècle, laissant les âmes dépourvues de défense, incapables de résister, non seulement à des influences étrangères dissolvantes, mais au mouvement épicurien du dedans (1). Depuis la Renaissance, l'épicurisme avait eu ses adeptes, plus ou moins avoués ou logiques. Rabelais, qui ne voyait pas dans « les démoniacles Calvins » des naturistes, prêchait l'instinct de nature. Montaigne confondait nature et raison. C'est d'eux que s'inspirent maints sensualistes et déistes anglais, qui n'ont fait, deux siècles après, que rendre à la France ce qu'elle leur avait donné en le transformant quelque peu (2). Plus tard vint Molière. Sans vouloir coordonner en une philosophie, comme l'a fait Brunetière, les idées naturistes éparses dans l'œuvre de ce comique, on peut penser que Bossuet ne manquait pas de clairvoyance, quand il suspectait l'orthodoxie de sa morale. Croyez-vous que les « libertins » qui applaudirent si fort les tirades de *Don Juan* et du *Tartufe* se trompaient en reconnaissant en Molière un des leurs ? Et l'épicurisme subtil de La Fontaine ? La France n'avait point besoin de l'étranger pour devenir naturiste. Je ne sais si le Latin est spiritualiste et le Germain sensualiste... Mais il est certain qu'il y a toujours eu en

(1) Cf. A. Monod, *De Pascal à Chateaubriand. Les défenseurs du christianisme de 1670 à 1800*, Paris 1916.

(2) Sur l'influence de Montaigne en Angleterre cf. P. Villey, Revue des Deux Mondes, septembre 1913 ; Revue du XVIe siècle, 1913 ; Revue d'histoire littéraire de la France, 1917. Sur celle de Rabelais cf. Whibley, Revue Rabelais, 1903 ; P. Tolds, *Les voyages merveilleux de Cyrano de Bergerac et de Swift et leur rapport avec ceux de Rabelais*, Paris 1906.

France un esprit qualifié de Gaulois, qui, s'il n'est point tout l'esprit français sans doute, en est cependant un des aspects. De cette tradition-là s'inspire Diderot, plus que des Allemands, auxquels il a pris quelques idées qui concordaient avec les siennes.

Quant à l'esprit romanesque, qui serait aussi venu d'outre-Manche, était-il ignoré auparavant ? Les contemporains de Boileau avaient à leur portée les romans sentimentaux qui abondaient alors, ce qui fait penser qu'ils avaient des lecteurs ; ils adoraient les contes de fées. Et des auditeurs de Bourdaloue, qui ne pactisait point avec les faiblesses du cœur, rêvaient ou vivaient des amours que nous taxerions de romantiques. Avant qu'on eût découvert les littératures du nord, on suivait déjà avec ravissement les aventures romanesques des voyageurs qui s'embarquaient pour le pays de Romancie.

Ainsi donc, les éléments du naturisme existaient avant Rousseau; et avant lui, la bonté de l'homme dans la nature avait séduit des imaginations (1). Montaigne avait parlé du «bon sauvage», dont les missionnaires racontaient à leur retour au pays les vertus et les mérites. Les disciples de Fénelon, exagérant certains traits de la doctrine de leur maître, avaient apporté leur collaboration à cette apothéose de la nature (2). Et certains mystiques du XVIIe siècle y avaient préparé les esprits, sans le vouloir certes, en faisant passer l'adoration avant la repentance (3). Ils l'avaient fait pour prendre le contre-pied du jansénisme et du calvinisme. C'est pourquoi l'abbé Lecigne peut voir dans le romantisme une réaction contre la théologie de Jansénius (4) ; contre celle de Calvin, dit M. Maritain : n'est-il pas curieux que tantôt le romantisme soit censé dériver du protestantisme, tantôt au contraire être né d'une opposition à l'esprit de la Réforme ?

Que le naturisme ne soit pas apparu soudain, M. Ernest Sellière le sait. Au cours d'une longue enquête, il a découvert au naturisme romantique des ancêtres plus ou moins directs dès le moyen âge. Et dans ses livres, il a marqué les jalons de cette marche à travers les siècles. Aussi n'admet-il pas l'équation de

(1) P.-M. Masson, *La religion de J.-J. Rousseau*, Paris 1916, I, 269-272.

(2) A. Chérel, *Fénelon au XVIIIe siècle en France*, Paris 1917.

(3) Cf. R. Gillouin, *Questions politiques et religieuses de l'heure présente*, Paris 1925 (étude sur H. Bremond).

(4) *Le Fléau romantique*, Paris 1910.

M. Maurras. Chaque fois qu'il en a l'occasion, il insiste sur les différences essentielles séparant le mysticisme protestant du mysticisme romantique. Rien ne l'a plus persuadé de cette différenciation complète que la résistance qu'ont apporté les peuples protestants à ce naturisme, que M. Reynaud les accuse d'avoir formé et répandu. En effet, l'Angleterre est longtemps restée réfractaire à cette religion-là, grâce à de fortes disciplines biblique et chrétienne. M. Elie Halévy l'a montré jadis (2). Jusqu'à notre siècle, le roman anglais fit à la passion une part plus faible que le français. Même de nos jours, malgré la rapide évolution des mœurs publiques et privées sous des influences continentales, qui ont ruiné en partie la conception de la vie inspirée des doctrines austères de Wesley, malgré le bouleversement littéraire causé par Thomas Hardy et Wells, le puritanisme avec sa forte discipline morale n'a point abandonné toute emprise sur les âmes. Le peu de traces profondes que laissa le romantisme à Lausanne, où il se heurta à un protestantisme revivifié par le Réveil, confirme l'assertion de M. Seillière, quand il dit que « les peuples protestants étaient, tant qu'ils ont conservé leur foi, prémunis d'avance contre la suspecte mystique dont l'affirmation essentielle est la bonté naturelle de l'homme ». L'enseignement des réformateurs avait incorporé aux mœurs de ces peuples une si forte dose de pessimisme psychologique et chrétien qu'une injection d'optimisme restait sans danger, et jouait le rôle d'un tonique de l'action. « Au contraire, optimisme sur optimisme, naturisme sur romanesque, conduisent tout droit au rêve éveillé du Promeneur solitaire, à l'irréalisme, à la chimère, à tout ce qui, depuis le milieu du XVIIIe siècle a déséquilibré et désorbité notre vie française. » (3)

Dans cette différenciation nette entre les principes du romantisme et ceux du protestantisme, on retrouve non seulement l'équité impartiale de M. Seillière, mais aussi l'influence de Vinet.

(1) L'œuvre de M. Seillière est considérable. On en trouve la liste dans son récent ouvrage : *Pour le centenaire du romantisme*, Paris 1927. Sur la pensée de M. Seillière, voir R. Gillouin, *Une nouvelle philosophie de l'histoire moderne*, Paris 1921.

(2) *Histoire du peuple anglais au XIXe siècle* ; cf. aussi : Roë, *Taine et l'Angleterre*, Paris 1924 ; F. Roz, *Le roman anglais*, Paris 1912 ; A. Chevrillon, *L'Angleterre et la guerre*, Paris 1916.

(3) E. Seillière, *Pour le centenaire du romantisme*, p. 225.

« Nul mieux que Vinet n'a fait sentir les ressemblances que créent entre romantisme et christianisme leurs communes racines mystiques, mais aussi les divergences qui séparent la psychologie sainement pessimiste du premier et la psychologie follement optimiste du second, la morale largement rationnelle de l'un de la morale à peu près uniquement émotive de l'autre. » (1) Souvent, en effet, M. Seillière s'inspire du penseur vaudois « aussi excellent écrivain que juge de goût ferme et âme de haute qualité morale ». Et quand il a voulu montrer l'opposition profonde entre les deux mysticismes, il a pris Vinet comme guide (2).

Si le romantisme n'est point un stade de l'évolution protestante, M. Seillière ne croit pas qu'il soit, comme le disait Bœhmer, une réaction contre le rationalisme du XVIIIe siècle, une conséquence des conquêtes de l'ultramontanisme, dues au retour des Jésuites (3). D'où vient alors la mystique qui anima la plupart de ses représentants ?

Des traces de mysticisme naturiste se trouvent déjà dans le *Banquet*, où Platon cherche dans les impulsions de l'instinct naturel un principe de moralisation individuelle ou sociale. Le lyrisme courtois des troubadours, le romanesque de *l'Astrée*, des romans de La Calprenède, de Mlle de Scudéry, autant d'étapes (4). Ces conceptions romanesques de la vie et de l'amour influencèrent la mystique chrétienne, et de cette union naquirent deux hérésies, en Espagne celle des « alumbrados » ou illuminés au XVIe siècle, en France et en Italie le quiétisme au XVIIe. Mme Guyon conseillant la conduite « par pentes et instincts » agit dans le même sens que le mysticisme naturiste. Attaquant comme « dévotisme » des abus, mais aussi l'ascétisme modéré et rationnel, excusant sous prétexte d'amour suprême les désordres de l'érotisme, annonçant le prochain début d'une ère nouvelle qui instaurera le règne de

(1) *Ibid.*, p. 147.

(2) E. Seillière, *Alexandre Vinet, historien de la pensée française*, Paris 1925. Les idées, si justes et modérées de Vinet sur les romantiques jouissent d'une autorité grandissante. Après M. Seillière, l'abbé Bremond découvre chez Vinet sa propre opinion sur le romantisme, cf. Préface d'*Arthur* d'Ulric Guttinguer, Paris 1925.

(3) H. Bœhmer, *Les Jésuites*, trad. Gabriel Monod, p. 211-281.

(4) *Les origines romanesques de la morale et de la politique romantiques*, Paris 1920 ; *La Calprenède et le roman classique*, Paris 1922 ; Préface d'*Isabelle Grimaldi*, de Madeleine de Scudéry, Paris 1923. Voir aussi André Thérive, *Le retour d'Amazan ou Histoire de la littérature française*, Paris 1926.

l'esprit saint dans ce monde, le quiétisme est à l'origine des divers courants de mystiques esthétique, passionnelle et sociale, auxquels s'abreuveront plusieurs des écrivains de 1830, et qu'ils connaîtront par Rousseau, propagateur du quiétisme laïcisé (1).

Ingénieuse et intéressante certes, cette généalogie manque un peu de continuité. La filiation entre le moyen âge et l'hérésie de Mme Guyon n'est point encore nettement établie. Quant à l'influence quiétiste sur le rousseauisme, qui n'est point le seul ancêtre du romantisme, elle est certaine, mais à elle seule elle n'explique pas tout le naturisme de Jean-Jacques.

La religion de Rousseau reste le nœud de la question des rapports possibles entre le protestantisme et le romantisme. Partisans et adversaires du philosophe genevois s'accordent à reconnaître à sa pensée religieuse une influence considérable sur le mouvement des idées en France et à l'étranger (2). Mais lorsqu'il s'agit d'indiquer dans quel sens cette influence s'est exercée, les divergences s'accusent. Et l'on est loin de s'entendre également sur la genèse du rousseauisme (3).

« Le vrai Rousseau est né de Mme de Warens », disait Michelet. La « maman » des Charmettes a été « le théologien libérateur » de Jean-Jacques, assure M. Maritain après M. P. Lasserre (4). Et P.-M. Masson a montré tout ce qu'il lui devait en effet. Mais Mme de Warens était-elle vraiment quiétiste ? M. William Cuendet, dans son ouvrage qui fait autorité en la matière, le nie ; il reconnaît en elle l'empreinte piétiste (5). La parenté entre piétisme et

(1) Cf. *Mme Guyon et Fénelon, précurseurs de Rousseau*, Paris 1918 ; *Le péril mystique dans l'inspiration des démocraties contemporaines*, Paris 1918 ; *J.-J. Rousseau*, Paris 1921 ; *Les étapes du mysticisme passionnel*, Paris 1919 ; *Portraits de femmes*, Paris 1923 ; *Le romantisme*, Paris 1925.

(2) D. Mornet, *L'influence de J.-J. Rousseau*, Annales J.-J. Rousseau 1912 ; Harald Höffding, *Rousseau et la religion*, Revue de métaphysique et de morale, 1912 ; P.-M. Masson, *La religion de Rousseau*, 3 vol. Paris 1916 ; A. Monod, *op. cit.* ; P. Elmer More, *The drift of Romanticism* (Shelburne Essays) 1913 ; Irving Babbitt, *Rousseau and Romanticism*, Boston and New-York 1919.

(3) Voir l'excellent résumé de la question par A. Lange, *La religion de J.-J. Rousseau d'après des ouvrages récents*, Revue d'histoire et de philosophie religieuses, janvier-février 1923 ; cf. aussi Albert Schinz dans Modern Philology, Chicago, novembre 1922.

(4) Maritain, *Jean-Jacques ou le Saint de la Nature*, Paris 1924 ; P. Lasserre, *Le romantisme français*, Paris 1907 ; *Des romantiques à nous*, Paris 1927.

(5) *La philosophie religieuse de J.-J. Rousseau et ses sources*, Genève 1913, p. 51-52.

quiétisme est certaine ; les adhérents des deux mouvements faisaient bon ménage ensemble ; ils vivaient côte à côte dans la petite communauté de Reinsburg, sous la houlette du pasteur Poiret (1), comme dans l'oratoire des « âmes intérieures » à Lausanne (2). Mais ils ne pensaient pas toujours de même. Il y a d'ailleurs quiétistes et quiétistes, comme piétistes et piétistes. P.-M. Masson l'a montré. Et plus encore que des idées de Mme Guyon, Rousseau s'est pénétré, semble-t-il, de celles de Marie Huber, plus rationaliste que Muralt, disciple lui aussi de Spener. Dans ce singulier verger des Charmettes on lisait des ouvrages de tendances bien diverses, qui firent à Rousseau une pensée peu homogène. Si le quiétisme marqua sur lui, malgré ce qu'il en dit dans la *Nouvelle Héloïse*, Bayle comme certains déistes anglais ou les « philosophes » de l'*Encyclopédie* ont aussi laissé des traces dans son œuvre. Et sa foi en la bonté naturelle de l'homme, qui est comme l'estime Albert Monod « la foi profonde du XVIIIe siècle, » et qui surgit entre 1730 et 1750, vingt ans avant lui, il l'a trouvée répandue un peu partout (3). Cette foi nouvelle avait ébranlé dans bien des esprits la croyance au dogme du péché originel, et l'idée d'une religion naturelle souriait non seulement à des idéologues laïques, mais à des prêtres, disciples logiques du P. Thomassin et de Huet, à des pasteurs héritiers de la pensée de J.-A. Turrettin. On ne respire jamais impunément l'air du siècle où l'on vit.

Le débat n'est pas clos. Le sera-t-il jamais ?

Des ouvrages comme celui de M. Reynaud ou ceux de M. Seillière ne sont certes point inutiles. Ils indiquent des directions à suivre, ils provoquent des discussions salutaires. Mais dans l'état actuel des recherches, la plus grande prudence s'impose dans les conclusions.

La religion de Rousseau, qui n'est point la seule source du naturisme des romantiques ou de certains d'entre eux, demeure encore une énigme dans plusieurs de ses aspects. Si l'on sait que es premiers missionnaires d'une certaine pensée anglaise en France

(1) Cf. A. Chérel, *Un aventurier religieux au XVIIIe siècle. A. M. Ramsay*, Paris 1925.

(2) Cf. E. Ritter, *Magny et le piétisme romand*. Mém. et doc. publiés par la Soc. d'hist. de la Suisse romande, 2e série, t. III.

(3) Cf. aussi D. Mornet, *Le romantisme en France au XVIIIe siècle*, Paris 1912.

furent des protestants réfugiés (1), il n'est point établi que cette pensée soit protestante en son essence. On pourrait multiplier les réserves de ce genre. Que Vigny ou Lamartine aient épousé des Anglaises, cela ne signifie point qu'ils aient subi l'emprise puritaine. Pour Amiel, Quinet était un « protestant d'inclination », ce n'est point la seule raison de son messianisme. Il n'est pas besoin d'être grand clerc pour voir que les jugements de Michelet sur la Réforme ne sont pas des louanges désintéressées, comme l'ont cru certains protestants, mais ont été portés contre le catholicisme. Ainsi Voltaire faisait du siècle de Louis le Grand un tableau sans ombres, pour donner une leçon à Louis XV.

Si l'on veut parvenir à une vision un peu nette et complète il faudra tendre, non plus à des disputes sans fin sur les bienfaits ou les méfaits du romantisme et de soi-disantes infiltrations protestantes, mais essayer de marquer avec précision les diverses étapes du mouvement, de voir si ces infiltrations se sont vraiment produites, quand et comment, de délimiter leur portée exacte, de saisir leurs nuances et leurs variations. Le « protestantisme » de Mme de Staël, celui de Swift, celui de Young recouvrent bien des doctrines hétéroclites d'origines diverses, comme le « catholicisme » de Joseph de Maistre, de Lamartine, de Ballanche ou de Baudelaire.

Ce n'est que par une érudition scrupuleuse, patiente et impartiale qu'on parviendra — à peu près — à se rendre compte des rapports de mouvements multiples et irréguliers comme la vie. Plus tard, les analyses indispensables faites, il sera possible de tenter des synthèses ; mais pendant longtemps encore probablement, on ne pourra dresser que des bilans provisoires.

HENRI PERROCHON.

(1) Cf. en particulier : Joseph TEXTE, *J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*, Paris 1895, p. 17 ss. ; J. DEDIEU, *Montesquieu et la tradition politique anglaise en France*, p. 41-44, 65-68.